

ÉLISABETH
LÉVY

LE PREMIER
POUVOIR

INVENTAIRE APRÈS LIQUIDATION

CLIMATS

ÉLISABETH LÉVY

LE PREMIER POUVOIR

INVENTAIRE APRÈS LIQUIDATION

Parler de corde dans la maison d'un pendu : pendant deux ans, épaulée par une joyeuse équipe d'esprits libres, Élisabeth Lévy s'est livrée à cet exercice acrobatique sur France Culture. « Le Premier Pouvoir », l'émission hebdomadaire dont elle était la productrice et l'animatrice, a offert aux auditeurs une réflexion singulière sur « la société des médias » - terme emprunté à la revue Le Débat. Une entreprise intellectuelle fondée sur la conviction qu'il est impossible de penser le monde d'aujourd'hui sans penser la scène médiatique.

Le système médiatique considère avec bienveillance toute remise en cause du pouvoir. À condition qu'il s'agisse du pouvoir des autres. La radio publique n'échappe pas à la règle, bien au contraire. L'ordre subversif y règne. « Sois rebelle et tais-toi », ainsi pourrait-on résumer sa loi. La musique générale du « Premier Pouvoir » était-elle trop grinçante ? L'émission qui conjugait mauvais esprit et bonne audience a brutalement été supprimée par la direction de France Culture.

« Le Premier Pouvoir » a disparu des ondes. **Le Premier Pouvoir** - le livre - revisite sans en taire les limites et les insuffisances, cette expérience parfois douloureuse, souvent drolatique, toujours passionnante. Et nous en apprend beaucoup sur la fabrication de l'opinion correcte par gros temps démocratique. À travers le récit de cette aventure et mésaventure, Élisabeth Lévy nous offre un fort instructif tableau d'époque.

CLIMATS

LE PREMIER POUVOIR

DU MÊME AUTEUR

Les Maîtres censeurs, Jean-Claude Lattès, 2001, Livre de poche, 2002.

Festivus festivus. Conversations avec Philippe Muray, Fayard, 2005.

La Discorde. Israël-Palestine, les Juifs, la France (avec Alain Finkielkraut et Rony Brauman), Mille et une Nuits, 2006.

Élisabeth Lévy

LE PREMIER POUVOIR

Inventaire après liquidation

CLIMATS

© Climats, un département des éditions Flammarion, 2007.

CLIMATS

87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 978-2-08-125600-2

À Danièle
À Charles

*Une comédie satirique en un acte
avec pour personnages*

Le prince : David Kessler, actuel directeur de *France Culture*, légiste et praticien.

Nommé en septembre 2005 par Jean-Paul Cluzel, PDG de *Radio France*

Agrégé de philosophie, normalien, énarque, conseiller d'État.

La dame d'influence : Laure Adler, précédente directrice

Nommée par Jean-Marie Cavada en 1999

Journaliste, intellectuelle, ancienne conseillère de François Mitterrand.

La vice-reine : Laurence Bloch, directrice des programmes

La trouble-fête : Élisabeth Lévy

Productrice du « Premier Pouvoir »

Nommée par Laure Adler en septembre 2004, remerciée par David Kessler en juillet 2006

Les gentilhommes de compagnie : chroniqueurs

Philippe Cohen, journaliste

Gilles Casanova, éminence grise

D'autres gentilhommes de compagnie

Les courtisans et gens de suite

Le chœur des médisants (les mêmes)

Le chœur des auditeurs

Des citoyens

Des philosophes

La scène se situe à Paris, sur les bords de Seine, principalement en intérieur

Sixième étage, porte A

« Vous verrez, il n'est pas mauvais d'être un peu victime. » Jean Clair m'adresse son singulier sourire, malicieux et mélancolique¹. Pour me consoler de mes mésaventures que je situe alors quelque part entre l'Armageddon et Pearl Harbour sur l'échelle de l'intensité historique, cet ami fidèle, amusant et grognon m'a invitée à déjeuner dans les jardins du Palais-Royal. Séisme de taille, on en conviendra : à l'issue de sa deuxième saison, « mon » émission sur *France Culture* a été condamnée par le directeur de la chaîne David Kessler. La réflexion sur les médias (c'était le cahier des charges établi par la précédente directrice Laure Adler) n'est pas, paraît-il, une priorité. « Vous ne croyez pas un instant à cet argument », lui ai-je dit quelques jours plus tôt². Issu des meilleures écoles de la République, ce grand

1. Jean Clair est conservateur général du patrimoine, historien d'art, écrivain. Il a dirigé le musée Picasso de 1997 jusqu'à son départ à la retraite en 2007.

2. L'idée selon laquelle les médias ne justifient pas une émission spécifique étant rapidement apparue comme intenable, elle a progressivement été abandonnée au profit d'appréciations sur cette émission, accusée de conjuguer complaisance et posture accusatoire. Mais à en croire les propos les plus récents du directeur sur le sujet, c'est par

commis de l'État a officié au cœur du gouvernement, l'un des lieux où la décision est le plus constamment et le plus intensément affectée et désaffectée par le paramètre médiatique. Lionel Jospin, le Premier ministre dont il a été le conseiller, s'est illustré par cet incroyable aveu (que presque tous ses prédécesseurs ou successeurs auraient pu reprendre à leur compte) : « On ne peut pas gouverner contre *Le Monde*. » Les médias sont le cœur du réacteur social et le directeur de *France Culture* le sait.

Laure Adler m'avait demandé en juillet 2004 de traiter ce sujet ultra-sensible sur lequel les hiérarchies gardent un œil vigilant. Elle m'avait appelée alors que je rentrais tout juste de Montpellier où je l'avais aperçue aux Rencontres de Pétrarque¹. J'aimais bien l'atmosphère à la fois vacancière et polémique de ces journées. Quelques années plus tôt, elles m'avaient offert mes premières opportunités de croiser le fer avec d'éminents détenteurs du pouvoir intellectuel et idéologique. J'y avais fait la connaissance de Laure qui, de son côté, avait pu se faire une idée de mon tempérament paisible. « Tu es une guerrière et un esprit libre, me dit-elle

délicatesse à mon endroit qu'il a décidé de ne pas proposer ce thème à un autre producteur. Aimable attention qui me fait cependant conclure que ma modeste personne jurait dans le paysage.

1. Ces rencontres sont organisées chaque été par *France Culture* et *Le Monde* à Montpellier. Durant cinq jours, à raison d'un débat quotidien, intellectuels et politiques sont invités à réfléchir en public avant d'essayer les interpellations de l'assistance. Contrairement à ses prédécesseurs qui choisissaient des thèmes en résonance avec les polémiques de l'année écoulée, David Kessler semble préférer les sujets « calmes » : après une année de batailles idéologiques et intellectuelles sur le passé colonial de la France, il a choisi de consacrer les Rencontres 2006 à la médecine.

au téléphone. *France Culture* ne peut pas être absente de ce débat qui passionne le public. Tu y feras merveille.» Jean-François Kahn, le patron de *Marianne*, qui avait décliné l'offre, lui avait soufflé mon nom¹. Je savais, pour m'y être déjà risquée, que la discussion sur les médias est l'un des fronts les plus dangereux de la bataille des idées. Pour peu qu'il soit loyal, je ne déteste pas le combat. Voilà qu'on me proposait de le livrer sur *France Culture*. Pour ajouter à mon bonheur, j'allais précéder à l'antenne Alain Finkielkraut, devenu un ami au fil d'années rythmées par quelques mémorables engueulades et de nombreuses luttes menées en commun contre l'air du temps². N'était-ce pas un heureux présage ?

J'étais encouragée à dénoncer les dérapages, pointer les fautes, analyser les emballements. Il allait sans doute de soi que la musique générale serait sinon approuvatrice, au moins constructive. Le catéchisme de l'époque postule que l'activité médiatique est par essence ferment de progrès et génératrice de liberté. Quand elle ne l'est pas, il convient d'en déduire que ses idéaux ont été dévoyés – par l'argent ou le pouvoir. Raison pour laquelle on peut hasarder une comparaison ou en tout cas pointer une analogie entre « les médias » et « la gauche », deux notions qui appellent le même style d'emphase. Ce réflexe résulte de la transmutation de référents historiques en catégories métaphysiques :

1. *Marianne* est l'un de mes employeurs. JFK fait partie des personnes qui m'ont appris le métier.

2. Alain Finkielkraut est philosophe, professeur à l'École polytechnique et producteur depuis plus de vingt ans de « Répliques », l'un des rendez-vous les plus appréciés de *France Culture*.

dans les deux cas, la célébration ne s'adresse pas à une réalité (forcément contrastée) mais à un principe incarné. S'agissant d'opérateurs génétiquement voués à faire advenir le Bien, les erreurs ou crimes commis en leur nom ne peuvent être que le fait d'usurpateurs. Il y a dans le ciel des idées une « vraie gauche » et de « bons médias » – tous citoyens. L'ennui, c'est que cette sacralisation neutralise toute démarche heuristique et enferme toute tentative analytique dans une impasse binaire. Il ne reste plus qu'à choisir son camp – pour ou contre. Ce qui dispense de savoir compter jusqu'à trois.

L'exercice allait vite se révéler périlleux. En quelques semaines, je compris qu'il nous était implicitement demandé d'évoquer les abus à la condition de mieux exalter les vertus, de rappeler la communauté médiatique à ses responsabilités démocratiques¹. Va pour la critique si elle se conforme à des règles qui ne sont pas sans évoquer le centralisme démocratique d'antan. La parole est libre sous réserve de ne pas menacer les intérêts du Parti. « Il est surprenant que vous ayez tenu deux ans », m'a écrit un correspondant régulier. J'avais pourtant annoncé la couleur. « Premier pouvoir », le titre proposé pour l'émission ne témoignait pas d'un enthousiasme débordant pour l'objet (le terme *premier* annonce *abusif* et l'idée de *pouvoir*

1. Le principe de l'émission était simple : épaulée par trois chroniqueurs choisis en fonction des thématiques au sein d'une équipe d'une dizaine de personnes (à l'exception de Gilles Casanova qui était présent à chaque fois), j'organisais (enfin, j'essayais) un débat plus ou moins contradictoire avec un invité. Pour stimuler sa réflexion, nous diffusions des extraits sonores dont la difficile recherche était assurée par Claude-Armand Decastiaux.

est décriée avec horreur par ceux qui le détiennent) ; il fut validé sans difficultés¹. J'y vis la preuve que j'étais invitée à la liberté. Le plus probable est que personne ne s'était alors avisé de la charge négative de cette heureuse formule (qui mérite évidemment discussion)². J'avais introduit en contrebande des idées de mauvais aloi dans un temple du bon goût. Arrivée par accident, restée par effraction, j'ai bénéficié d'un opportun malentendu.

« Assieds-toi au bord de la rivière et tu verras passer le cadavre de tes ennemis. » Philippe Cohen, mon complice inspiré, me répète souvent en riant – mes complices rient, c'est comme ça que nous nous choisissons – ce proverbe africain dont la portée prédictive n'est cependant pas assurée. Il est vrai qu'on ne trouve pas aisément des ennemis méritant une telle attention. Jean Clair n'attend pas le cadavre de ses ennemis ; il lui suffit qu'ils aient dû s'incliner devant sa finesse, son érudition et sa probité quelques années après l'avoir condamné comme traître à son temps, réfractaire à la longue marche du progrès, en un mot comme réactionnaire. En quarante ans passés à bourlinguer sur tous les champs de bataille intellectuels, il a connu le prestige et l'opprobre, le pouvoir et l'exil, le magistère et l'impuissance. Il n'a jamais cessé de penser et d'écrire. La conclusion en forme d'apothéose de sa turbulente carrière au service de l'État suggère que les « bons » triomphent

1. La mémoire étant bonne fille, j'avais oublié que ce titre était une trouvaille de Philippe Cohen qui, il y a quelques années, l'avait proposé pour un livre à un éditeur. Sans succès.

2. Quelques auditeurs ont même cru, dans un premier temps, qu'il s'agissait de célébrer ce « premier pouvoir ».

parfois. Comme dans les films de Capra. Néanmoins, les perspectives offertes par le statut victimaire qu'il me fait miroiter ne me tentent guère. Les victimes ne gagnent qu'en bande. Une bonne victime doit appartenir à l'un de ces effrayants groupes d'oppression dont mon regretté camarade de discute et de dispute Philippe Muray a trop et trop bien dit pour que je m'étende. On notera que je tente sournoisement de faire vendre les livres de mes copains morts : le directeur a eu raison de dénoncer mes « réseaux ». Il est heureux qu'on m'ait interdit d'évoquer sa mémoire à l'antenne, à l'exception de quelques secondes arrachées en plein week-end¹. À *France Culture*, on ne plaisante pas avec la déontologie. Sauf le week-end.

À première vue, rien dans cette banale affaire qui paraisse mériter l'attention de lecteurs. J'ai juste été virée. Injustement, j'espère le démontrer². Mais si tous les congédiés, inadaptés et mal réputés s'avisaient de noircir du papier, il ne resterait guère de forêts. Il est vrai que les malheurs

1. Philippe Muray, écrivain génial, était aussi un ami très cher. Nous avons écrit un livre ensemble un an avant sa mort survenue le 2 mars 2006. Le samedi 4 mars, je suis intervenue brièvement dans le journal de 18 h 30 de *France Culture*. Le lundi, alors que l'on cherchait des intervenants capables de lui rendre hommage à l'antenne, on a jugé indispensable de m'écarter.

2. Je ne considère nullement qu'une grille est immuable et que le producteur est propriétaire de sa case horaire. Mais il est préférable qu'une décision ait un motif. Or, « Le Premier Pouvoir » bénéficiait d'une « excellente audience » – j'y reviendrai. Nous avons réussi à installer un rendez-vous apprécié par un public varié. L'émission était également très écoutée dans la profession ainsi que dans le monde intellectuel. Et j'ajouterai qu'elle n'était pas ennuyeuse. Je me suis parfois demandé si cela ne fut pas porté à notre débit...

privés sont un précieux carburant de la fabrique d'émotion publique, comme si exhiber sa souffrance permettait de l'apaiser. La cellule d'aide psychologique, la création d'une association et la publication d'un livre sont les ingrédients d'une trithérapie sociétale fort prisée. Je pressens toutefois qu'il me sera difficile d'émouvoir les âmes les plus sensibles. Autant y renoncer d'emblée. Par ailleurs, les règlements de comptes sont des affaires personnelles et je suis, heureusement, fort mauvaise gestionnaire (à défaut d'approuver ce monde, je persiste à aimer y vivre). Il ne s'agit donc ni de vengeance ni de lamentation. Cet épisode dérisoire pourrait être l'occasion d'arracher à l'époque quelques-uns de ses déprimants secrets. Comprendre ce qui advient est le dernier pouvoir, celui dont on ne peut être dépossédé que volontairement – le seul qui vaille.

Money makes the world go round, dit la chanson. Postulat néo-marxiste bien dépassé. L'expérience vécue par la plupart des « vraies gens » est plutôt que ce monde ne tourne pas rond et que les médias en sont lourdement responsables. On peut attendre dans l'espérance l'avènement de la démocratie planétaire d'information mais il est difficile de nier que la médiatisation intégrale de tous les niveaux de l'existence humaine annonce une mutation, peut-être une révolution anthropologique. Les médias changent le monde – et l'humanité avec. Il doit arriver à chacun d'éprouver l'espace d'un instant le sentiment qu'ils ont englouti l'un et l'autre. Ils sont l'usine où se fabrique le « réel » ; ou ce qui en tient lieu ; ou ce qui l'a remplacé. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y a un autre côté de l'écran devenu le miroir du monde. Le système médiatique n'est pas seulement l'arbitre des éléances morales et politiques, il est le logiciel de notre temps.

« Rien ne sera plus comme avant » : cette ritournelle est quotidiennement scandée sur les écrans, les ondes et dans les colonnes de nos journaux à propos de phénomènes aussi récurrents et prévisibles que le vote protestataire ou les violences en banlieues. En réalité, si quelque chose « n'est plus comme avant », ce n'est pas le message – généralement usé jusqu'à la corde – mais l'omniprésence du média. En conséquence, « penser la société des médias » est une urgence intellectuelle, peut-être un impératif mental : il y a dans cette affaire de quoi rendre fou. Ce programme auquel la revue *Le Débat* a consacré deux livraisons (choix inédit en plus de vingt-cinq ans d'existence) était celui du « Premier Pouvoir »¹. L'interruption brutale de l'expérience tient aux circonstances, individus et rapports de force – jeux humains toujours significatifs en tant que tels. *A posteriori*, elle dit aussi quelque chose de la difficulté intrinsèque de l'entreprise. Les médias sont un défi à la pensée, un casse-tête pour le langage. Ils opposent à toute tentative d'attaque frontale une énervante résistance. Il est remarquable que l'on ne sache pas nommer ce que produit une entreprise de média – discours, bruit, sens, émotion, excitation ? Les professionnels parlent de *contenus*, amusante tautologie qui suggère leur ignorance à ce sujet. Mieux encore, cette impuissance sémantique fournit un précieux indice, d'ailleurs aussi peu caché aux regards que « La lettre volée » d'Edgar Allan Poe : le signifiant « média » sanctionne précisément la prééminence du contenant sur le contenu, du tuyau sur le flux. *C'est le flacon qui fait l'ivresse*. « Le média, c'est le message », avait compris McLuhan. Confrontées à cet objet qui

1. « Penser la société des médias », *Le Débat*, n^{os} 138 et 139 (janvier/février et mars/avril 2006).

Table

<i>Sixième étage, porte A</i>	11
<i>Florilège</i>	105
<i>Remerciements</i>	164

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Numéro d'édition : N.01EHBN000241.N001
Dépôt légal : mars 2007